

Chapitre un

Albany, mai 1752

Catherine bougea à peine la tête. Juste assez pour se rendre compte, d'un bref regard en coin, que l'officier britannique ne l'avait toujours pas quittée des yeux. Il était debout, un peu en retrait sur sa gauche. Sa main droite reposait sur le pommeau du sabre d'apparat qui pendait à sa ceinture, pendant que l'autre tenait fermement un verre de liqueur forte qu'il vidait à petites gorgées. Son uniforme rouge vif, orné de nombreuses décorations de couleur or, tranchait si fortement avec le teint blafard de son visage, que Catherine trouvait qu'il ressemblait plus à une poupée de porcelaine grandeur nature qu'à un soldat. Il ne devait pas en être conscient, car il demeurait bien droit, la tête haute, presque au garde-à-vous. Il toisait de haut les gens qui l'entouraient, affichant envers eux un air suffisant et hautain (il les méprisait sans doute, se disait-elle), qui devait les faire rager tous, mais dont chacun s'accommodait, espérant tirer quelques substantiels bénéfices à fréquenter cet odieux personnage.

Jusqu'à son arrivée, Catherine avait apprécié cette réception donnée en l'honneur de ses seize ans. Les présents s'accumulaient sur la grande table prévue à cet effet. Les convives étaient charmants, ne manquant pas de la féliciter tout en la complimentant sur sa tenue. Les jeunes gens se pâmaient devant elle, les plus hardis osant même s'informer de la possibilité de s'entretenir en privé avec Clayton, son père, afin que ce dernier daigne bien accorder la permission de lui faire la cour. Mais à ce sujet, Clayton Weber demeurait inflexible, offrant à tous la même réponse polie, mais ferme : « Venez me rencontrer dans le courant de la semaine, nous en discuterons vous et

moi. » Chacun s'en retournait alors déçu, mais plein d'espoir, car sa candidature n'avait pas été formellement rejetée. Toute cette attention dont elle était l'objet flattait sa vanité, et en même temps la rendait fort mal à l'aise, car elle était d'un naturel plutôt timide et réservé.

La venue de l'Anglais avait brusquement jeté un froid dans l'atmosphère de fête qui avait régné jusqu'à présent. Comme tout le monde, il s'était présenté à elle, avait baisé sa main et offert un présent. Elle s'était inclinée devant lui, comme sa mère le lui avait appris, en une longue révérence, les yeux baissés, esquissant un sourire de gêne discret tout en le remerciant d'une voix douce. Elle l'aurait vite oublié s'il ne lui avait pas tenu la main un peu trop longtemps... trop pour la simple décence... pressée contre ses lèvres charnues et roses. Devant une telle insistance, les joues de Catherine étaient passées du rose au rouge écarlate, pendant que son père, à ses côtés, poussait un « hum, hum » discret, afin de ramener à l'ordre ce personnage un peu trop libertin. Alors l'Anglais avait lentement relevé la tête et relâché la main qu'il retenait prisonnière. D'une voix forte, il s'était adressé à Clayton, mais sans la quitter des yeux.

— Veuillez me pardonner, monsieur. La grande beauté de votre fille m'a tout simplement hypnotisé.

Puis il avait rapidement tourné les talons avant de revenir à nouveau, nullement embarrassé par sa conduite. Cette fois, il avait fait face au maître des lieux.

— J'aimerais, plus tard, m'entretenir avec vous, si vous le voulez bien.

Sa voix était forte. C'était clair qu'il désirait que ses paroles soient entendues de tous.

— En privé, bien entendu, prit-il la peine de préciser.

Puis, sans même attendre une réponse, il s'était éloigné, rejoignant un groupe d'officiers et de notables de hauts rangs qui discutaient dans un endroit un peu isolé du grand jardin.

Tous les invités présents avaient eu connaissance de ce bref échange. Catherine ne l'avait pas remarqué immédiatement, mais du coup, les jeunes gens cessèrent de solliciter Clayton au sujet de sa fille. Et ceux qui l'avaient déjà fait se montrèrent aussitôt moins empressés, plus distants. Ils n'entouraient plus la jeune fille avec autant de hardiesse.

Au cours du repas qui suivit, l'officier l'avait observée avec une telle insistance qu'elle avait à peine osé lever les yeux, de peur de rencontrer les siens. Elle ne voulait surtout pas qu'un simple regard croisé lui donne l'impression qu'elle s'intéressait à lui, car c'était faux. Elle le trouvait laid, rebutant même. Elle n'avait aucune envie

que cet homme la courtise, encore moins qu'il ne soit un jour son époux. Cette simple éventualité avait suffi à lui faire perdre tout appétit. Elle n'avait donc presque pas touché aux plats savoureux que les serviteurs avaient soigneusement disposés devant elle.

Au moment des liqueurs, elle l'avait pourtant vu se lever et porter bien haut son verre. « Je désire boire à la santé de cette charmante demoiselle, de même qu'à ses parents, nos hôtes si distingués. J'espère, mes amis, que vous accepterez de vous joindre à moi », avait-il dit, tout en laissant traîner ses yeux vides sur elle. Les convives s'étaient alors levés pour porter ce toast. Catherine n'avait eu d'autre choix que de lui adresser un sourire amical et le remercier d'un signe de tête pour sa gentillesse.

Puis, les invités s'étaient dispersés aux quatre coins du jardin et à l'intérieur même du manoir, pour boire tranquillement et se reposer en prévision du bal qui devait suivre en soirée. Catherine elle-même avait une grande envie de monter à sa chambre pour y faire une sieste. Seule la présence de Jason Greenwood, qui venait à peine de faire son entrée, l'en empêchait. C'était le fils aîné d'un vieil ami de son père et Catherine adorait sa compagnie. En fait, elle croyait même qu'elle en était amoureuse, car l'annonce seule de sa venue suffisait chaque fois à lui arracher des frissons de plaisir et à la mettre dans tous ses états. Poli, le jeune homme avait d'abord présenté ses hommages à l'hôtesse, la complimentant sur sa toilette. Il avait ensuite dignement salué Clayton, et les deux hommes avaient entamé une conversation. Catherine espérait que son père limiterait cet engagement verbal au strict minimum, soit le temps nécessaire qu'un hôte de son rang devait allouer à tout nouvel arrivant pour l'accueillir dans les règles. Mais même ce court laps de temps lui parut une éternité, tant son impatience de voir Jason près d'elle était grande. Enfin, elle le vit s'avancer dans sa direction et s'empressa de lisser sa robe, tout en se composant un visage souriant et détendu. La présence de l'officier britannique n'était plus qu'un lointain souvenir.

– Je suis sincèrement désolé d'avoir manqué ce repas en votre honneur! expliqua Jason d'entrée de jeu. Vraiment désolé, mais d'importantes affaires m'ont malencontreusement retenu. J'ose tout de même espérer que vous me pardonneriez ce manque total de bienséance.

Il s'inclina pour prendre sa main et y appliquer un léger baiser. Puis il se redressa tout à fait. Il n'était pas très grand, mais bien fait de sa personne. Son visage était beau, avec un nez aquilin, une bouche aux lèvres minces et des yeux de chat. Des mèches blondes, parsemées de reflets plus clairs, encadraient ce visage encore juvénile malgré ses

vingt-deux ans bien sonnés. Il complimenta Catherine sur sa beauté, sa robe qui lui allait à merveille, le raffinement de sa coiffure.

— Certainement, que je vous pardonne, Jason! Pourrais-je vous garder rancune? À vous qui m’abreuvez de tant de gentilleses et de compliments! répondit-elle. J’étais plutôt déçue de ne pas vous voir, mais maintenant que vous êtes ici, mon bonheur est complet!

Elle était tout excitée et rougissait. Elle savait que Jason aurait été présent plus tôt s’il avait pu. Elle ne doutait nullement de sa sincérité lorsqu’il affirmait qu’il était désolé, car c’était un homme droit et loyal. Elle était assise sur un banc, les deux mains décemment croisées sur ses jambes. Lui se tenait debout auprès d’elle, légèrement à sa gauche. Il ne cessait de badiner et de lui faire des remarques amusantes. Elle riait de bon cœur, heureuse enfin de pouvoir s’amuser en sa compagnie. Puis, sans qu’elle sache pourquoi, il devint soudainement nerveux.

— Tenez! J’ai apporté un présent pour votre anniversaire.

Il ne cessait de tripoter un paquet maladroitement emballé dans du papier. Il le lui tendit. Par la taille et la forme, elle devina qu’il s’agissait d’une poupée de chiffon et de porcelaine. Il savait qu’elle les adorait et qu’elle les collectionnait. Rougissante, elle le remercia.

— Ce n’est pas tout, ajouta-t-il en posant un genou au sol.

Il avait un autre présent à lui offrir, un paquet plus petit à l’emballage plus soigné.

— Votre père a accepté que je vous offre ceci. Pour me faire pardonner mon inacceptable retard et...

Il marqua une pause avant de continuer. Il inclina la tête, le menton presque appuyé sur sa poitrine. Elle ne voyait plus que la fine chevelure blonde qui tombait sur ses épaules. Elle respirait le doux parfum qui s’en dégageait. Jason, en une profonde inspiration, puisa le courage d’avouer ses intentions. Brusquement, il releva la tête bien droite et plongea son regard dans le sien.

— ... et aussi pour vous annoncer que j’ai l’intention de demander à votre père la permission de vous épouser... si vous acceptez, bien entendu.

Il avait prononcé cette dernière parole avec une rapidité si étonnante qu’elle n’était pas certaine d’en avoir bien compris le sens. Elle faillit lui demander de répéter, mais la détresse qui se lisait dans les yeux de Jason lui confirma qu’il n’y avait point d’erreur possible. Il venait de la demander en mariage. Les frissons parcouraient son corps pendant que son cœur bondissait dans sa poitrine. L’émotion lui voilait la vue. Elle éprouvait l’envie folle de crier, de hurler son bonheur et ne parvint à se contrôler que de justesse. Elle posa une

main tremblante sur son épaule, comme pour se retenir, ne pas fléchir, ne pas s'évanouir.

– Oh! Jason! Je ne sais que dire!

Elle rêvait de ce moment depuis longtemps déjà. Elle inclina légèrement la tête, honteuse de sa réaction.

– Dites simplement que vous acceptez, lui dit-il, tentant tant bien que mal de cacher sa propre nervosité.

Ce fut à elle, cette fois, de plonger son regard dans le sien. Il put facilement y lire son approbation.

– Hourra! lâcha-t-il.

Toutes les têtes se retournèrent vers lui. Lorsqu'il en prit conscience, il calma son excitation.

– Je vais voir votre père sans tarder, pour lui faire part de mes projets.

Il la quitta aussitôt pour se diriger vers Clayton, oubliant même, dans sa hâte, de lui remettre la petite boîte contenant la bague qu'il avait achetée pour elle. L'Anglais n'avait rien perdu de la scène et se dirigea dans la même direction. Catherine les vit arriver presque en même temps à la hauteur de son père. Ce dernier discutait justement avec monsieur Greenwood.

– Pardonnez-moi, monsieur, de vous interrompre... commença Jason.

– Monsieur, dit l'Anglais en s'interposant entre lui et Clayton. J'aimerais vous faire part de mes projets d'épouser votre fille Catherine. Si vous le voulez bien, nous pourrions causer, en tête à tête, de ce sujet délicat.

Catherine se leva d'un bond, horrifiée par ce qu'elle venait d'entendre. Son sang se glaça dans ses veines et une bouffée de chaleur l'envahit. D'un seul coup, sa peau devint moite et ses jambes se dérobèrent sous elle. Sans les réflexes d'un gentilhomme, debout près d'elle, elle se serait écroulée. L'homme en question la retint fermement avant de l'aider à se rasseoir. L'instant d'après, elle grelottait. Dans la grande demeure, les conversations s'étaient éteintes. Les convives examinaient avec attention ce trio formé par le père et les deux soupirants. Des yeux se retournaient vers elle, guettant la moindre de ses réactions. Elle se sentit soudain humiliée par tant d'indécence de la part du soldat. Elle considérait qu'il avait manqué de tact en agissant ainsi en public et elle était certaine que son père n'hésiterait pas une seconde à chasser ce malappris. Jason fut si surpris par une telle effronterie qu'il mit un certain temps à réagir. Il parvint tout de même à se ressaisir bien avant Clayton.

– Qui êtes-vous donc, monsieur, pour oser vous conduire avec

si peu de courtoisie? lança-t-il à l'adresse de l'officier.

L'Anglais l'ignora complètement, attendant patiemment que Clayton sorte de sa stupeur et consente à lui répondre. Mais Jason insista, d'une voix plus forte.

– C'est à vous que je pose la question, monsieur.

Georges Hamilton daigna alors lui faire face. Les deux hommes se toisaient; Jason les yeux remplis d'une fureur mal contenue, l'Anglais pointant son menton en un geste de défi.

– Hamilton. Georges Hamilton.

La voix était nasillarde et haut perchée.

– Capitaine du cinquième régiment des soldats de sa majesté le roi Georges II d'Angleterre. Et à qui ai-je l'honneur de m'adresser?

Il ne prenait même pas la peine de cacher son mépris pour Jason. Le jeune homme s'en rendait d'ailleurs compte.

– Jason Greenwood. Je n'ai pas l'honneur de servir dans les armées de sa majesté le roi, mais moi, au moins, je sais me tenir en public! répondit-il sans se laisser démonter.

Bien entendu, il connaissait la réputation de l'Anglais, mais il s'en fichait. D'autant plus que cet individu voulait lui voler la main de celle qu'il convoitait depuis longtemps déjà.

– Jeune homme, dit l'officier Anglais, je veux bien vous pardonner votre impertinence, et ceci pour la simple raison que je ne désire nullement troubler cette journée si importante dans la vie de notre jeune hôtesse.

Il s'inclina en direction de Catherine qui eut peine à cacher son dégoût pour lui.

– Mais je ne saurais trop insister sur le fait que vous m'avez insulté et que j'espère bien que vous n'oserez pas recommencer.

– C'est trop tard, monsieur. Vous avez déjà troublé, par votre conduite, cette journée de fête. Quant à l'insulte, c'est vous qui me l'avez faite en venant exprès vous interposer.

La voix vibrante de colère de Clayton s'éleva au-dessus des têtes.

– Allons, messieurs! Un peu de retenue, je vous prie! Sinon, je me verrai dans l'obligation de vous demander de quitter immédiatement cette maison!

Les deux hommes cessèrent aussitôt leur querelle pour reporter toute leur attention sur Clayton. Les traits du père étaient accentués par la colère.

– Pardonnez-nous, monsieur, répondit Jason.

– Acceptez-vous de me recevoir en privé, monsieur? répondit l'Anglais, nullement impressionné par la menace de Clayton de le faire expulser.

– Je présente la même requête, monsieur, ajouta rapidement Jason pour ne pas être en reste avec l'officier.

– Je ne désire pas entendre vos demandes dans l'immédiat! répondit Clayton d'un ton sec. Mais si vous le désirez, vous pourrez toujours venir me rencontrer dans les jours qui suivront. Alors nous discuterons de ce sujet qui semble tant vous tenir à cœur à tous les deux. En attendant, tâchez de vous abstenir de faire esclandre ici, je vous prie. Ce n'est ni l'endroit ni le moment pour faire scandale.

Sa voix était dure, autoritaire. Il allait tourner les talons, mais l'Anglais insista, entraînant un murmure de réprobation de la part des témoins. Jason n'eut d'autre choix que d'insister à son tour. Alors Clayton, désireux d'éviter tout spectacle qui assombrirait la journée d'anniversaire de sa fille, invita les deux hommes à le suivre. Il fendit la foule d'un pas rageur, tout en faisant claquer bruyamment ses talons sur le plancher de marqueterie fraîchement ciré. Les deux hommes lui emboîtèrent le pas et le trio disparut derrière une lourde porte de chêne qui se referma sur eux en claquant. Dès lors, un indescriptible brouhaha emplit la demeure pour cesser presque aussitôt, car Catherine, aidée de sa mère, venait de quitter sa place et se dirigeait vers le grand escalier qui menait à l'étage. Par sympathie, tous les invités attendirent que les deux dames soient montées et qu'une porte à l'étage se referme pour se lancer dans des discussions outrées et des exclamations choquées.

Margaret Weber aida sa fille à se dévêtir et à s'étendre sur le grand lit. Avec tendresse, elle tenta maladroitement de lui faire oublier ce fâcheux incident.

– Repose-toi un peu, ma chérie. Sinon, tu risques de ne pas avoir suffisamment d'énergie pour affronter ces jeunes gens qui vont se bousculer ce soir pour danser avec toi.

– Maman! coupa Catherine, je ne veux pas de cet homme. Il est affreux. Jamais je ne l'aimerai. Rien que de penser qu'il pourrait me toucher... j'en ai la nausée.

– Voyons, Cat! Ne parle pas de cette façon. Ce n'est pas charitable.

– Promets-moi que tu ne laisseras jamais cet ignoble individu m'épouser!

Margaret regarda sa fille, encore tremblante, droit dans les yeux.

– Tu sais bien que je ne peux te faire une telle promesse! Ce n'est pas à moi de décider qui tu dois épouser, mais à ton père.

Elle voulut quand même calmer son inquiétude.

– Et tu sais que ton père vous adore toi et Jason. Alors, pourquoi

te faire des soucis?

Catherine était d'accord avec sa mère. Clayton estimait tant Jason qu'il l'avait même pris sous son aile. Il était certes très fier de sa fille, mais il n'avait pas de fils. Alors, il le traitait comme tel, et Jason le lui rendait bien. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher d'être inquiète. Un mauvais pressentiment, elle s'en rendait compte maintenant, l'avait assaillie dès l'instant où l'officier Anglais lui avait tenu la main pour la baiser, plus tôt dans l'après-midi. Un pressentiment persistant, qui lui nouait les entrailles, lui disait que son destin était désormais scellé à celui de cet affreux personnage. Comme un coup du sort qu'elle ne pouvait éviter, dont elle ne pouvait s'échapper. L'inquiétude se lisait sur ses traits, et cette inquiétude grandissait au fur et à mesure que passaient les minutes, au fur et à mesure que Clayton Weber tardait à jeter à la rue un officier à la tunique rouge, au visage blafard et d'une laideur surprenante. Et chaque seconde de plus que l'officier passait dans cette maison transformait ce pressentiment en une sourde certitude qu'un destin maudit allait se réaliser, pour son plus grand malheur à elle.

— Si cela peut te rassurer, je te promets que j'en parlerai à ton père. Tu verras que tout va s'arranger, affirma Margaret. Maintenant, repose-toi. C'est un ordre, jeune fille! Je reviendrai te chercher dans une petite heure.

Puis elle disparut en direction de l'escalier, car elle devait rejoindre les invités.

Catherine demeura seule. Elle tenta bien de se calmer, mais elle y réussit à peine. Quand sa mère monta pour la chercher, le soleil était couché. Elle l'aida à revêtir sa tenue de bal, une magnifique robe mauve, ornée abondamment de dentelle blanche et qui allait magnifiquement avec ses grands yeux bleus. Elle s'attarda particulièrement à la coiffure, peignant les longs cheveux châtains de sa fille et les remontant en un double chignon qu'elle fit tenir en place à l'aide d'un magnifique peigne d'ivoire. Lorsqu'elle entra dans la grande salle où devait se tenir le bal, Catherine fit sensation. Les invités se pressèrent pour la féliciter, s'inclinant devant sa beauté. Pourtant elle ne voyait Jason nulle part, lui qui aurait dû être le premier à venir la féliciter. Elle avait beau le chercher, il était introuvable. Puis l'Anglais s'avança vers elle.

— Voulez-vous m'accorder la première danse? dit-il en lui offrant son bras.

Elle voulut refuser, mais sa mère la poussa doucement, mais fermement, vers ce cavalier indésirable. Elle n'eut d'autre choix que d'acquiescer à la demande. Il la dirigea vers le centre de la salle, prévu

pour la danse. Les musiciens entamèrent les premières notes d'un menuet. Catherine se laissa docilement conduire par les maigres bras de l'Anglais, évitant soigneusement de le regarder. Elle ne cherchait plus à voir Jason, sachant qu'il était désormais hors de portée.

– Je dois vous annoncer que votre père a accueilli favorablement ma demande. Je vous ferai la cour en bonne et due forme pendant un mois. Ensuite, il annoncera nos fiançailles. Nous pourrions donc nous marier au début de la nouvelle année. À moins que vous ne préféreriez une autre date, bien entendu?

À cette nouvelle, Catherine se sentit défaillir. Pendant un moment, ses jambes lui semblèrent ne plus exister. À tel point que Georges dut la soutenir pour qu'elle ne s'affale pas.

– Vous ne vous sentez pas bien? Peut-être devrions-nous aller nous asseoir un moment?

Catherine refusa. Déjà, elle avait encaissé le choc et repris le contrôle de sa personne. Elle chercha le regard de son père, mais il refusa de voir le sien. Elle réprima une forte envie de se rebeller, de hurler, de cracher sur ce visage horrible qu'elle avait devant les yeux, de s'élaner pour frapper de ses poings cet homme égoïste qu'était Clayton Weber, son père.

– Non! Merci! Ça va mieux maintenant. C'est la chaleur sans doute. Elle est inhabituelle pour un mois de mai, vous ne croyez pas? Au début de la nouvelle année, ce sera parfait.

Dans sa bouche montait un ignoble goût de fer qui lui donnait envie de vomir, mais elle repoussa cette sensation de toutes ses forces.

– Je sais que vous me trouvez laid. Vous avez sans doute raison. Je sais aussi que vous croyez que jamais vous ne pourrez m'aimer. De toute façon, je n'en demande pas tant. Mais croyez-moi, avec le temps, vous éprouverez pour moi sinon de l'amour, du moins du respect. Vous saurez m'apprécier, je vous le promets.

Elle aurait bien voulu que ce soit vrai, mais elle en doutait. Même qu'elle n'y croyait pas du tout. Comment apprécier un homme qui venait d'anéantir à jamais vos chances d'être heureuse un jour?

– J'en suis certaine, s'entendit-elle répondre, docile. J'apprendrai sûrement à vous apprécier. J'aurai seulement besoin d'un peu de temps.

En son for intérieur, elle se promettait que jamais plus on ne lui imposerait quoi que ce soit contre sa volonté. À ce moment précis, elle détesta son père plus encore que cet étranger qui la convoitait.

Georges lui sourit, découvrant ses dents blanches et propres, bien alignées dans sa bouche en cul de poule trop petite pour son visage.

Elle les regarda, surprise, car elles étaient probablement ce qu'il y avait de plus beau chez lui.

– Vous aurez tout le temps qu'il vous plaira, avait-il ajouté.

Grand, maigre, le nez long et pointu planté au centre d'un visage lui aussi trop long et mince, Georges Hamilton était capitaine dans un régiment de l'armée de sa majesté Georges II, roi d'Angleterre. Il habitait un vaste domaine à l'extérieur d'Albany, sur la route de Shenectady et n'avait aucune gêne à se vanter de la façon dont il avait obtenu toutes ses terres. Tous savaient, dans le comté, qu'il avait usé de l'influence de son père à la cour du roi pour exproprier quelques malheureux paysans, et ainsi s'emparer de leurs maigres biens. Il avait ainsi pu constituer son domaine qu'il avait destiné à l'élevage de chevaux de race, sa passion. Cet endroit portait le nom pompeux de Centre Équestre. Il y élevait des pur-sang qu'il destinait aux concours hippiques. Ses bêtes, il les avait fait venir à grands frais d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, des Indes et même de bien d'autres endroits dans le monde. Ses écuries étaient réputées être parmi les meilleures de tout l'Empire britannique.

Le père de Catherine connaissait bien Georges Hamilton. Du moins, de réputation. Il savait que lord Hamilton père avait accès à la cour de Londres et que ses richesses faisaient de lui l'un des hommes les plus influents et les plus puissants du royaume. Lui-même ambitieux, Clayton était loin de désapprouver la conduite scandaleuse de l'Anglais face aux colons américains. Au contraire, il croyait qu'il était tout à fait justifié d'user des ressources qu'on possédait pour accroître sa propre fortune. Tant pis si ça ne faisait pas l'affaire de tout le monde. Après tout, il allait de soi que, dans ce bas monde, il y ait des gagnants... et des perdants. Aussi, soupçonnait-il Georges Hamilton de n'avoir pas exigé un plus vaste domaine uniquement parce que la décence même l'en empêchait. Lui, Clayton Weber, ne se serait sûrement pas embarrassé de tant de fausse moralité. Mais le fait d'avoir avec l'Anglais certains points communs ne signifiait pas pour autant qu'il était prêt à accepter que cet officier vienne troubler la paix de sa demeure. Aussi avait-il l'intention bien ferme de le lui faire comprendre.

Dès qu'il eut refermé derrière lui la porte de son cabinet, Clayton lui fit face. L'Anglais avait déjà pris place, sans même attendre d'y être invité, au centre d'un canapé. Il avait négligemment croisé les jambes et allongé ses bras sur le dossier. C'était l'évidence même

qu'il refusait d'avance que Jason s'assoie près de lui. Clayton, patient, indiqua du doigt une chaise droite et invita le jeune homme à s'y asseoir. Lui-même s'installa derrière sa propre table de travail. Avant de prendre la parole, il prit le temps de se servir une once de son précieux cognac, mais s'abstint d'en offrir aux deux hommes, marquant ainsi sa désapprobation face à leur conduite.

– J'attends de vous des explications, messieurs, dit-il en se calant confortablement contre le dossier.

– Il n'y a rien à expliquer monsieur, dit l'Anglais le plus simplement du monde, si ce n'est que je souhaite épouser votre fille Catherine dans les plus brefs délais.

Jason voulut prendre la parole, mais Clayton l'en empêcha d'un geste brusque de la main.

– Et sur quelles bases appuyez-vous votre demande? questionna Clayton.

Il promenait tour à tour son regard sur les yeux vides, trop écartés l'un de l'autre par rapport à la largeur du visage, et sur la bouche, petite, ceinturée de lèvres pulpeuses qui bougeaient à peine quand le soldat parlait. Il se demandait par quel mauvais tour l'Anglais s'était mérité un visage aussi laid. C'était comme si la nature, dans sa recherche incessante des formes, avait voulu créer quelque chose de nouveau. Manifestement, l'expérience s'était soldée par un lamentable échec.

– Les bases sur lesquelles je m'appuie sont à la fois simples et solides, répondit l'officier. J'ai d'abord mon haut rang dans la hiérarchie militaire. D'ailleurs, d'ici quelques années, je serai sans aucun doute nommé commandant en chef du cinquième régiment, puis commandant en chef des armées de toutes les colonies de la Nouvelle-Angleterre.

– Vous me semblez bien sûr de vous, constata Clayton.

– Bien entendu! Je suis également le seul et unique fils de lord Gerald Hamilton! clama-t-il, sûr de lui.

Puis, avançant légèrement le buste vers Clayton, il ajouta sur le ton de la confiance:

– Sans vouloir m'en vanter, mon père fait partie des quelques hommes les plus influents du royaume. Sa fortune personnelle est plus imposante que celle de la plupart des monarques régnant présentement en ce bas monde. À sa mort, j'hériterai de son titre, de sa fortune et de sa position enviée. Mais cela, vous le savez déjà, n'est-ce pas?

– Je suis au courant en effet.

D'un geste impatient, Clayton l'invita à poursuivre.

— Eh bien voilà! Considérant ma position actuelle et le brillant avenir qui m’attend de droit, j’estime tout à fait naturel et raisonnable d’épouser une femme telle que votre fille. D’autant plus que je me sais fort capable de la rendre heureuse et comblée. Je me fais déjà une joie à l’idée de la conduire bientôt en Angleterre pour lui présenter ma famille qui, j’en suis convaincu, approuvera sans réserve mon choix. Elle y fera sûrement sensation au bras de mon père, à la cour de Londres.

Il pointa bien haut son menton, signifiant ainsi qu’il avait terminé. Jusque-là, Jason avait écouté l’Anglais sans mot dire, se contentant de pousser force soupirs devant ses prétentions et son arrogance crasse. Il se leva et fit un pas en sa direction.

— Et l’amour, monsieur? Que faites-vous de l’amour? Je ne peux prétendre comme vous à un si brillant avenir de soldat au sein des armées de sa majesté! Je ne puis non plus faire valoir de grandes richesses et je ne conduirai probablement jamais Catherine à la cour du roi, n’étant pas de noble nom!

Il prononça ces derniers mots sur le ton de l’ironie, le buste dressé, la tête haute et la main droite posée solennellement sur son cœur, parodiant ridiculement l’aristocratie.

— Cependant, je puis garantir que Catherine ne manquerait de rien, et surtout, qu’elle serait traitée avec respect et amour, et non pas comme le vulgaire bibelot que vous semblez vouloir aller exhiber en public jusqu’à Londres. De toute façon, Catherine et moi sommes épris l’un de l’autre depuis fort longtemps déjà. Quant à la possibilité qu’elle puisse un jour vous aimer, prenez un miroir et regardez donc la réalité bien en face, conclut-il avec véhémence et méchanceté.

Clayton sursauta à cette dernière parole prononcée. Si l’Anglais s’était senti blessé par la remarque, il n’en laissa rien paraître. Mentalement, Clayton admira son sang-froid. Il voulut ramener à l’ordre Jason, son impétueux protégé, mais il n’en eut pas le temps.

— Je vois que vous êtes prêt à tout pour marquer des points, jeune homme, dit l’Anglais d’une voix tout à fait neutre. Néanmoins, vous avez raison en ce qui concerne l’amour. Quelle prétention ce serait de ma part, que de croire qu’un jour Catherine pourrait être amoureuse de moi. Surtout lorsque je me compare à un homme tel que vous, qui a été gâté par la nature... Pas trop, mais quand même assez pour pouvoir vous en enorgueillir. Mais le but du mariage n’en est pas obligatoirement un d’amour. Il y a bien d’autres choses à prendre en considération.

— Cela suffit, messieurs! Nous avons assez perdu de temps comme ça. J’ai des invités qui m’attendent, et vos chamailleries m’empêchent

de bien les recevoir. Aussi vais-je maintenant trancher, dit Clayton.

Il se leva et fit signe à l'Anglais d'en faire autant. L'officier obtempéra aussitôt, un peu à la surprise de Clayton, car ce vil personnage avait maintes fois prouvé, au cour de la journée, qu'il aimait n'en faire qu'à sa tête tout en se souciant fort peu des convenances et des règles les plus élémentaires de la politesse et de la courtoisie.

– Je suis flatté, mon ami, de l'intérêt que vous portez à ma fille Catherine, commença-t-il. Réellement flatté. Les bases sur lesquelles vous appuyez vos prétentions sont solides. Néanmoins, j'ai, depuis longue date déjà, prévu d'accorder la main de ma fille à ce charmant jeune homme ici présent, bien qu'il ne puisse prétendre, quant à lui, à des biens aussi considérables que les vôtres. Aussi, je vous prie de bien vouloir accepter ce refus de bonne grâce. Maintenant, si vous voulez bien nous excuser.

L'Anglais ne parut nullement désappointé par cet échec. Au contraire, plutôt que de sortir, comme on le lui avait signifié, il préféra reprendre sa place sur le canapé.

– Si nous passions aux choses sérieuses maintenant? dit-il, ignorant les protestations silencieuses de Clayton et le visage menaçant de Jason. Je possède, hélas pour ce jeune homme ici présent, une carte que je n'ai pas encore dévoilée.

Il avança légèrement le torse vers Clayton et assura sur le même ton de confiance qu'il avait employé précédemment:

– Et cette carte est un as.

– Alors, jouez votre carte et ensuite quittez cette maison avant que je ne vous en fasse chasser par mes domestiques, dit froidement Clayton.

L'Anglais prit le temps de fixer les deux hommes, laissant traîner son regard vide sur chacun d'eux. Puis il enchaîna, toujours sur le même ton :

– Vous savez que le commerce de la fourrure est étroitement régi et taxé, n'est-ce pas?

À ces paroles, Jason blêmit. Quant à Clayton, seul un léger froncement des sourcils pouvait trahir son inquiétude soudaine. Tic qui ne put échapper aux yeux maintenant brillants de Georges Hamilton.

– Où voulez-vous en venir avec cette question? demanda Clayton avec assurance malgré la nervosité qui lui nouait l'estomac.

– Je sais tout de vos activités illicites. Les pleines barges de peaux de castors et de martres, que vous achetez aux Indiens alliés des Français par l'entremise de ces derniers. Les transbordements de marchandises qui s'effectuent au large des côtes.

Puis, s'adressant cette fois à Jason :

– N’arrivez-vous pas de régler une telle affaire, jeune homme?

Jason marqua de nouveau sa surprise. Comment cet être méprisant avait-il pu savoir qu’il venait, ce jour même, de traiter une affaire de plus de cinquante mille livres? Il réfléchissait rapidement. La seule conclusion possible était qu’il y avait un traître parmi les relations de monsieur Weber ou parmi ses hommes. Nier était donc inutile... et avouer était idiot. Il préféra se taire et attendre la suite. Clayton devait avoir fait exactement les mêmes déductions que lui, car il se taisait et attendait. Devant le silence des deux hommes, l’Anglais poursuivit.

– Je suis au courant d’absolument tout. Les routes empruntées, les noms de vos associés, tant français qu’anglais ou colons, les navires... Tout! Je sais aussi que vous recherchez actuellement un associé bien nanti pour réaliser une grosse affaire. Malheureusement, les candidats ne semblent pas se bousculer à votre porte. Il est vrai que l’affaire en question comporte un risque important et demande de gros investissements. Je vous propose donc d’être cet homme.

Georges marqua un temps d’arrêt qui lui permit de se rendre compte que ce seul argument venait d’ébranler sérieusement son vis-à-vis. Il savait juger les hommes. Il ne s’était pas trompé en taxant Clayton Weber d’homme opportuniste à l’ambition démesurée. Et si le nom des Hamilton et l’énumération de leurs richesses ne l’avaient pas fait réagir plus tôt, c’était uniquement parce qu’il n’y trouvait tout simplement pas son propre profit dans l’immédiat. Georges venait de parer à cette lacune en lui laissant miroiter la possibilité d’une association. Une association que le marchand respectable et trafiquant notoire qu’était Clayton Weber n’avait probablement jamais envisagée, pour la simple raison qu’il devait être impensable, dans son esprit, qu’un homme tel que Georges Hamilton, soldat et officier, futur lord, soit intéressé par des activités clandestines et illicites.

– Votre offre est inutile, monsieur Hamilton. Nous ne sommes à la recherche d’aucun investisseur pour une soi-disant grosse affaire, comme vous dites! Et si tel était le cas, monsieur Weber possède suffisamment de ressources et d’amis pour pouvoir se passer de vos services.

Georges ne tint aucunement compte de ce que Jason venait de déclarer. Il se contentait de fixer Weber, sachant fort bien qu’il pesait, silencieux, le pour et le contre d’une telle association. Pour: la fortune des Hamilton, la protection d’un haut gradé de l’armée britannique pour obtenir de lucratifs contrats, sans compter les nombreuses affaires illicites qui bénéficieraient aussi de cette protection. Ces trois avantages étaient synonymes de profits. Contre: le désespoir de sa

filles. Mais qu'était le désespoir momentané d'une enfant gâtée, face aux possibilités qui s'ouvraient grâce à cette union? Et puis, il était vrai que l'amour était peu de chose dans le mariage. Immanquablement, avec les années, il finissait par s'éteindre. Que resterait-il à Catherine lorsque son amour pour Jason serait chose du passé? Il y avait des considérations beaucoup plus importantes dont devait tenir compte tout père qui aimait véritablement sa fille.

Georges savait que Clayton se livrait à toutes ces déductions, ou à peu près. Le père de Catherine regardait Jason d'un air un peu absent, puis fixait son regard sur lui et des éclairs illuminaient ses yeux. Des éclairs de convoitise mal contenue. Mais il hésitait encore, et Georges savait pourquoi. Clayton Weber, malgré son penchant naturel pour tout ce qui pouvait s'avérer profitable à ses goussets, répugnait à renier sa parole. Et il avait justement donné sa parole à Jason qu'il pourrait épouser sa fille Catherine. Revenir sur cette promesse, c'était s'exposer non seulement à la médisance de ses pairs, mais aussi à leur réprobation. Et cette réprobation pourrait, dans le futur, s'avérer coûteuse. En effet, pouvait-on se fier à un homme qui remet en question sa parole donnée? Alors il cherchait maintenant un moyen de reprendre cette parole sans perdre la face et, du coup, l'honneur.

– Avec tout ce que je sais sur vous, je pourrais vous mettre en état d'arrestation dès maintenant si je le voulais. J'aurais pu le faire depuis longtemps déjà!

En parlant, Georges leva à peine les yeux, histoire de juger l'effet de cette dernière déclaration. Il sut qu'il avait visé juste. Il venait de fournir à son futur beau-père la raison ultime de renier sa parole sans encourir le déshonneur, car l'odieux reposerait en totalité sur les épaules du maître chanteur, c'est-à-dire lui-même. Mais de ça, il n'en avait cure. Il promena son regard sur la pièce, attendant la suite.

Le cabinet où ils se trouvaient tous les trois était assez vaste, fort bien décoré, agréable à occuper et richement meublé, trop même pour les moyens pécuniaires d'un simple marchand d'une lointaine colonie. La table de travail, en bois d'ébène, sur laquelle reposaient une tabatière en argent et un encrier de porcelaine de Chine, devait provenir des Antilles et représentait à elle seule une folle dépense. Une grande armoire, de même origine et finement ciselée, occupait presque la totalité de la surface d'une cloison. La table basse, de même que les chaises droites et le canapé, dignes représentants de l'époque Queen Anne, étaient de noyer aux dessins et décors sculptés d'inspiration hollandaise. Les tentures, importées de France, étaient richement brodées. Quant à la grande moquette qui recouvrait le

plancher, au centre de la pièce, elle provenait probablement de la région de la Perse. Tous ces éléments issus des différentes parties du monde auraient très bien pu ne jamais s'accommoder entre eux. Pourtant ils se complétaient merveilleusement. Réussir avec harmonie un pareil mélange de culture relevait presque de la magie. Seul un expert en la matière avait pu réussir un tel travail de décoration. Hamilton se leva, se dirigea vers la table basse pour s'emparer de l'un des verres de cristal qui l'ornaient et se servit, sans plus de façon, une once de cognac à même la bouteille personnelle de Clayton. Après l'avoir humé et proprement goûté, il regagna sa place sur le canapé, satisfait de sa mise en scène, à l'aise dans cette atmosphère devenue lourde de haine mal contenue.

— Bien entendu, vous pouvez toujours remettre la destinée de votre fille entre les mains de ce garçon! dit-il en pointant un doigt vers Jason. Malheureusement, ils ne pourront savourer leur amour qu'à l'ombre du cachot dans lequel il se trouvera enfermé. Quant à vous, je ne doute point que votre fortune, en réalité moins considérable qu'il n'y paraît, vous évitera la prison. Mais ce sera au prix de votre propre ruine! Je vous conseille donc de prendre quelques minutes, le temps de reconsidérer votre position.

Jason s'avança vers lui, l'air franchement menaçant.

— Vous n'êtes qu'un scélérat. Je vais vous tuer pour ce que vous faites.

— Inutile, Jason.

Clayton s'interposa entre lui et Georges.

Son visage arborait un air faussement indigné et contrit à la fois. Bien sûr, Georges ne se laissait pas prendre à ce jeu, mais ce qui était important, c'était que le jeunot, lui, ne se rende pas compte qu'il se jouait en ce moment même, dans cette pièce, une comédie dont il ferait les frais.

— Sa mort n'arrangera rien! précisa Clayton. Il a dû prendre toutes les dispositions nécessaires en cas de disparition. Sinon, il ne serait pas ici à nous narguer avec mon propre cognac.

— Vous avez raison, monsieur. J'ai fait tout ce qu'il fallait. Quant au scélérat, eh bien, ce n'est pas moi qui vole notre bien-aimé souverain, mais vous. Dites-moi, d'où provient ce cognac qui vous semble si cher? Pas de la contrebande, j'espère! En tout cas, il est véritablement exquis!

Son verre étant vide, il se leva de nouveau pour le remplir, mais Jason lui arracha la bouteille des mains avant qu'il n'ait eu le temps de s'en verser une seule goutte.

— Si je vous accorde la main de ma fille, quelle garantie m'offrez-

vous qu'il n'y aura pas de poursuites?

– Monsieur, vous ne pouvez pas céder à cet ignoble chantage! lança Jason hors de lui.

– Tais-toi, Jason! lança furieusement Clayton. Je n'ai pas le choix. Songe au scandale.

Puis reportant toute son attention sur l'Anglais :

– Alors? Quelle garantie?

– Ma parole devrait suffire. Je possède bien des défauts, mais je ne renie jamais ma parole. Vous pouvez demander à qui vous voudrez. Ils répondront tous que vous pouvez me faire confiance là-dessus.

– C'est bien peu pour moi.

– C'est tout ce que j'ai à vous offrir, et c'est beaucoup pour moi. Songez un seul instant que toute cette histoire de contrebande sorte au grand jour. Vous imaginez un peu de quoi j'aurais l'air, moi, le fils de lord Hamilton, marié à la fille d'un trafiquant ruiné? Et l'embarras de lord Hamilton lorsqu'il se présenterait devant le roi?

Il agrémentait sa plaidoirie de gestes larges et comiques. Dans le fond, il s'en moquait éperdument, d'autant plus qu'il avait offert de financer lui-même une partie des opérations illicites de Clayton un peu plus tôt.

Clayton n'avait pas le choix. Il était coincé et risquait sa fortune. Il ne s'était pas battu toute sa vie pour tout perdre ensuite sur un seul coup de tête. Après tout, un mari en valait bien un autre! Et le fait que Georges Hamilton soit si riche n'était pas pour lui déplaire.

– C'est d'accord! Je vous fais confiance.

– Monsieur, vous faites une grossière erreur!

– Jason, il serait préférable que tu quittes la maison maintenant.

– Mais, monsieur, vous m'aviez donné votre parole. J'aime Catherine! Et elle m'aime! Vous allez la rendre malheureuse! Elle ne pourra jamais trouver le bonheur de cet individu!

– Mon pauvre Jason! coupa Clayton d'une voix presque douce. Ne vois-tu pas que nous sommes coincés! Que nous n'avons pas le choix! Que crois-tu qu'il en sera du bonheur de Catherine, lorsqu'elle apprendra que tu dois passer les vingt prochaines années de ton existence dans un cachot? Que crois-tu qu'il adviendra de son bonheur lorsque son propre père sera ruiné et qu'il croupira en prison? Qu'en sera-t-il de votre mariage, de votre amour à ce moment-là?

Clayton secoua la tête de gauche à droite, l'air bouleversé de celui qui est déchiré par la décision qu'il doit prendre.

– J'aime ma fille, Jason. Et toi aussi je t'aime! Tu es le fils que je n'ai jamais eu. Perdre tous mes biens me laisse froid. Mais je ne peux

me résoudre à briser vos vies à tous les deux.

Il posa sa main sur l'épaule de Jason. Le jeune homme voulut protester de nouveau, mais Clayton l'en empêcha. Alors, résigné, il s'adressa une dernière fois à l'Anglais.

— Je m'incline devant la décision de monsieur Weber, car il croit que c'est la meilleure et que j'ai beaucoup de respect pour lui. Mais soyez assuré qu'un jour nous nous reverrons. Et ce jour-là, vous paierez de votre vie cet infâme chantage.

Puis il se dirigea vers la porte et sortit en priant de ne pas rencontrer Catherine sur son chemin, car il ne voulait pas être témoin de son désarroi. Lorsqu'il fut seul avec son bourreau, Clayton posa les conditions du mariage. C'était dérisoire, presque un jeu, et tous les deux le savaient, mais c'était aussi une façon pour lui de faire semblant de maîtriser la situation. Puis il lui signifia simplement de sortir. Cependant, Georges, avant de partir, crut bon de prévenir son futur beau-père qu'il devrait cesser toutes affaires illégales, du moins tant que le mariage ne serait pas célébré. Clayton refusa net.

— Il n'en est pas question! tonna Clayton. Et si je suis pris, vous aurez sur vous la honte d'être le futur époux de la fille d'un trafiquant ruiné! Ne l'oubliez pas. Alors débrouillez-vous pour que les autorités se tiennent loin de moi.

L'Anglais dut convenir que c'était pour lui un bien maigre prix à payer, car il s'inclina avec un sourire et quitta la pièce. Avant de rejoindre ses invités, Clayton prit la bouteille de son précieux cognac et s'en versa une généreuse ration. Il aimait bien Jason et il éprouvait une réelle peine pour lui. C'était un gentil garçon, plein de ressources et d'une fidélité à toute épreuve, mais un peu trop naïf. Rien à voir avec cet être méprisable qui allait bientôt épouser sa fille. Cependant, il devait convenir qu'il réalisait là une bonne affaire. En fait, il était convaincu que tous y trouveraient leur compte dans le futur, même Catherine.

Il leva son verre et le vida d'un trait avant d'aller rejoindre ses invités.

Comme convenu, Georges fit à Catherine une cour assidue d'un mois. À la mi-juin, les fiançailles furent officialisées. Entre-temps, il avait écrit une courte lettre à son père, lui annonçant son mariage prochain. La réponse lui parvint en septembre; un mot de sa cousine Anne-Marie qui lui demandait de nier cette honteuse rumeur de mariage, « d'autant plus, disait-elle, que vous vous êtes déjà engagé

envers moi »; une missive de sa mère lui avouant qu'elle avait été scandalisée d'apprendre que son fils envisageait le mariage avec une fille de la colonie; une très longue lettre de son père interdisant cette union.

Lord Hamilton expliquait les différentes raisons qui motivaient son refus. D'abord, son fils était en droit de se marier à la grande cathédrale Saint-Paul de Londres, seul endroit convenable, disait-il, pour célébrer la noce d'un homme de son rang, et non pas dans une vulgaire église d'une colonie quelconque. Bien entendu, l'archevêque se ferait un plaisir d'officier la messe et de bénir les alliances. Puis, il lui rappelait qu'il s'était déjà engagé envers sa cousine Anne-Marie. Renier sa parole était indigne du fils d'un lord, sans compter ce que cela pouvait coûter en dédommagement. Ensuite, il était hors de question pour lui qu'il épouse une coloniale, fille d'un parvenu dont on ignorait les véritables origines et qui avait certainement dû voler la majeure partie de ses biens. De plus, il le prévenait que s'il persistait dans cette voie, non seulement il ne lui accorderait plus aucun appui, mais il lui confisquerait tous ses biens et le déshériterait. Autrement dit, il le renierait. Pour conclure, il lui rappelait ses devoirs de fils envers son père, un lord et dignitaire à la cour du roi.

Georges fut déçu par la réaction de ses parents, mais non pas surpris. En fait, il s'attendait déjà à cela. Malgré tout, il comptait bien que son père change d'avis en voyant Catherine, en constatant sa grande beauté et la classe dont elle savait faire preuve. Il s'apercevrait au premier regard que, bien que de naissance coloniale, il était indéniable que du sang de souche toute britannique coulait dans ses veines. Certainement! Lord Hamilton ne pourrait que s'incliner devant tant de grâce et n'aurait d'autre choix que de pardonner à son fils unique cette nouvelle frasque. Quant à sa cousine, il ne s'était jamais engagé envers elle, mais c'était plutôt son père qui l'avait fait en son nom et sans le consulter d'abord. Sa propre parole n'était donc pas en jeu.

Pourtant, il se demanda brièvement s'il ne devrait tout simplement annuler son projet, car il était toujours risqué d'encourir la désapprobation de son père. Il savait que ni Clayton ni Jason, et encore moins Catherine, ne s'offusqueraient d'un revirement de sa part. Au contraire, ils en seraient heureux tous les trois. De toute manière, Clayton bénéficiait maintenant de tous les avantages que pouvait lui offrir Georges, même pécuniaires, puisqu'il avait investi une grosse somme dans les affaires de contrebande de son futur beau-père. Il était donc désormais dans l'intérêt même de Georges de s'assurer que Clayton ne subisse aucun préjudice. Puis il chassa cette pensée.

Quoi qu'en pensaient ses parents, il était déterminé à prendre cette fille pour épouse. Que lui importait, après tout, que ce fût à Saint-Paul ou dans une église coloniale. Cette remarque le fit éclater de rire. Comme si, après Londres, plus rien n'existait. Il fallait bien être un lord et n'avoir jamais quitté le royaume pour croire en de telles stupidités.